

Jean-Noël Sciarini

A ma fille, Louise

Tarja

LA JOIE DE LIRE
ENCOURAGE

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs,
toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes
ne saurait être que fortuite.

L'imagination est plus importante que la connaissance.

Albert Einstein

En chacun de nous existe un autre être que nous ne connaissons pas.

*Il nous parle à travers le rêve et nous fait savoir
qu'il nous voit bien différent de ce que nous croyons être.*

Carl Gustav Jung

Dans une seule respiration vous avez une vie entière.

Karfield Graf Dürckheim

La mort

Il est plus facile de désintégrer un atome qu'un préjugé.

Albert Einstein

Au collège¹, sans prétention, j'ai une sacrée réputation : ils disent tous que je suis une salope.

Même pas eu besoin de campagne électorale ; de sillonner les rues de Genève, des tracts plein les bras. Très peu pour moi les poignées de mains et les sourires forcés, les discours enflammés. J'ai récolté tous les suffrages, et je n'ai même pas eu à lever le petit doigt...

De nos jours, le bouche à oreille, c'est ce qui fonctionne le mieux. Mon prénom est une marque. Ma vie ? Un buzz permanent.

Je suis si populaire que j'ai même droit à mon propre groupe sur Facebook : *Si toi aussi tu penses que Tarja est une salope.*

On m'a canonisée parce que je ne suis pas vierge.

Les murs de mon collège sont barbouillés de noms d'oiseaux :

Tarja est une pute. Mon animal de compagnie préféré est Tarja. Tarja = Salope.

Les murs de mon collège sont barbouillés de noms d'oiseaux :

Eperonnier, Kiwi, Cacatoès, Sterne royale, Colibri, Merle bleu, Fauvette.

¹ A Genève, le collège est l'équivalent du lycée français.

Je les traduis dans mon langage secret, les passe au filtre de ma pensée magique. Pour pouvoir y retourner, tous les jours de ma vie, dans ce foutu collège, et tenter de marcher droit.

Pourtant, je n'ai d'oiseau que le nom, et aucune aile pour m'envoler. Mon estomac aussi est barbouillé, un aigle est en train d'y pousser : j'aimerais qu'il se déploie, arrache les crânes de mes camarades de classe, et les envoie valser. A la mort, à l'oubli.

Mais j'aurai beau me rebeller, croiser le fer, devenir nonne ou continuer à m'envoyer en l'air : je sais que ces inscriptions sur les murs de mon collège me survivront. Pour tous, je demeurerai Tarja, la pétasse de 16 ans qui, après avoir couché avec la moitié du collège, est passée à la vitesse supérieure et s'est fait sauter par son professeur de Lettres.

Sur les murs, l'amour ne se voit pas.

Ils peuvent bien penser ce qu'ils veulent, sortir leur dictionnaire des synonymes et me traiter de putain, traînée, Marie couche-toi là ; ils peuvent bien le faire sous tous les angles, dans toutes les positions, je m'en fous.

Car moi, Tarja Brunner, j'aime Bastien C. A la folie. Et même s'il m'a dit que ce n'est plus possible entre nous, qu'il n'a pas le choix, et qu'il en crève, je sais qu'il reviendra.

Avec lui, j'ai tant découvert : les mots de Louis-René des Forêts, Blaise Cendrars et Charlotte Delbo, la voix

mélancolique de Mark Kozelek et celle, éternelle, de Johnny Cash, les arpèges magiques d'Elliott Smith et *Le Réveil des oiseaux* d'Olivier Messiaen.

Sur cette feuille vierge qu'était ma vie il y a encore quelques mois, il a pressé tous les citrons du monde pour que se révèle enfin l'amour. Qu'importe, à présent, qu'ils coulent encore, douleur impossible sur mes plaies ouvertes ; qu'importe puisque ce n'était pas un rêve, entre nous ; puisque c'était pour de vrai.

Il a suffi qu'un artificier soupçonne notre liaison pour mettre le feu aux poudres, et moi, transformée en chair à canon. Ce jour-là, je suis définitivement passée de bonne élève à élève bonne à baiser.

De toute manière, pour tous les élèves du collège, l'affaire est déjà pliée depuis la nuit des temps : Tarja, cataloguée fille facile pour l'éternité.

Seulement, je passe bien plus d'après-midi recroquevillée dans les toilettes à vomir qu'à sucer. Enfin, au moins j'entretiens la légende...

Je n'ai rien fait pour mériter cette réputation. Il y a eu pas mal de garçons, c'est vrai, beaucoup trop pour mon âge, à ce qu'il paraît. Mais jusque-là, j'étais en conformité avec la loi, personne ne s'inquiétait pour moi. J'étais juste la fille un peu facile, un peu docile : on tire un coup et on pose un lapin. Ni vu, ni connu.

Avant Bastien C., je pensais que cela marchait ainsi : l'amour on le trouve dans les livres, dans les rêves, et c'est déjà ça.

Moi, j'aimerais simplement fuir tout cela, effacer toutes ces informations erronées, ces *erreurs système* du disque dur de ma vie, prendre le train et partir loin.

Mais même le train me passe dessus. Et je ne sais pas comment me relever.

Tarja est la plus grande suceuse du monde libre !

Les toilettes de tous les collèges du monde sont probablement les endroits préférés des élèves moqués. Des refuges pour se protéger. Des autres, de soi. Pendant les pauses, j'y passe le plus clair de mon temps. Pourtant, je n'y ai jamais trouvé aucun dessin reconfortant pour les vilains petits moutons.

Heureusement, la sonnerie annonçant le début des cours retentit enfin. Je me précipite dans ma salle de classe. Je suis la seule à être contente. Je suis une fayote. Par dégoût, par dépit.

J'aime à la folie le cours de Madame Stauffer, ma prof de physique. Je l'aime à la folie depuis le jour où, à la fin d'un cours, nous sommes restées toutes les deux, durant un long moment, à parler de notre idole : Albert Einstein.

Madame Stauffer me prête régulièrement des tas de livres sur Einstein, de vieilles éditions rares, introuvables. Je n'y comprends que le dixième, je le sais, mais ce dixième suffit à remplir ce vide qui me happe, suffit à me consoler.

Tout le corps enseignant connaît ma réputation de fille facile, certains ont même entendu parler d'une liaison

dangereuse entre un professeur et une élève ; quelques noms circulent, sous le manteau, terrorisme sentimental qui pourrait faire chavirer notre si estimable collègue, le noyer.

Dans la salle des profs, on rationalise, on se rassure comme on peut... *Quoi ? Ce professeur irréprochable, toujours distant avec ses élèves, mais tu n'y penses pas ! Je parie que c'est encore cette Tarja Brunner, à cet âge tous les moyens sont bons pour se faire remarquer !*

Je sais que Madame Stauffer est une des rares personnes à ne pas me juger. A ses yeux, je suis une élève parmi d'autres, j'espère même n'être pour elle qu'un numéro, une simple anonyme.

C'est mon plus grand souhait.

Aujourd'hui, Einstein n'est pas au programme. Alors, bercée par la jolie voix fluette de Madame Stauffer, je m'envole, concentrée sur ma respiration, comme mon meilleur ami, Léon, mon petit Bouddha de poche, me l'a appris. Je m'imagine évadée de mon corps, et je m'envole un peu.

De là-haut, mes camarades ne semblent plus si dangereux. Cafard transmué en araignée, du plafond de la salle de cours, je les observe.

De là-haut, Marie, Barbara, Laure et Eva ne me font plus si peur ; là-haut, aucune rumeur ne peut plus m'atteindre : piégée dans ma toile. Sébastien, Romain, Nicolas et Lou ne sont plus ces petits roquets arrogants et méchants, juste

quatre petites têtes blondes, culottes courtes et vieux restes de cicatrices d'acné, préadolescence innocente à jamais gravée, en eux, sur eux, comme l'empreinte de l'ange sur les lèvres d'un nouveau-né.

Justin dort encore, comme toujours, bonnet enfoncé et tressaillement soudain de son bassin, et j'espère que ses rêves sont plus beaux que mes jours. Quant à Léon, son netbook posé sur les genoux, pas besoin d'activer le zoom pour en avoir le cœur net, je le sais en plein *chat* avec Lakhyi, son nouvel amour, adolescente tibétaine exilée à San Francisco, nouvellement promue numéro un de son top amis MySpace, depuis que Jessica Malher, notre meilleure amie, s'en est allée sans laisser d'*url*.

La sonnerie retentit trois fois, comme le gong annonçant la fin d'une prière bouddhiste, et je reviens à moi ; je m'appelle Tarja, j'ai seize ans, j'hypothèque de la tendresse en écartant les cuisses, mon plan épargne pour un peu de chaleur, qui ne vient pas.

Qui viendra, on me l'a promis, dans ce contrat que l'on m'a fait signer, à la BCG².

A la banque des cœurs grimés.

Pour se protéger.

² Acronyme de la Banque Cantonale Genevoise

*I'm looking for the man that attacked me
While everybody was laughing at me.*

Elliott Smith

L'écran de mon PC indique 2 heures 57 du matin, le métronome dans mon cœur est resté bloqué à 2:45 AM, ça fait des nuits que j'écoute en boucle cette chanson, et la voix d'Elliott Smith me console, m'apporte la chaleur qui me manque. Je ne comprends même pas les mots qu'il plante dans mon cœur, je sais seulement qu'y poussent des fleurs, dont la douce odeur couvre la puanteur que j'exhale. Cette odeur du vice que je ne connais pas, que je dégage malgré moi. Qu'ils disent.

Avant d'éteindre les lumières, un dernier clic pour ouvrir ma page Facebook. A chaque fois, tout en moi se serre : qu'il m'écrive encore, qu'il m'écrive enfin. Bastien. Mais rien, toujours rien. A la place, des applications inutiles, des *pokes* pour que je me désape, des invitations à des groupes plus stupides les uns que les autres. Parmi ceux-ci :

Si toi aussi tu penses que Tarja est une salope.

Et sur ce mur, d'autres noms d'oiseaux. Ici aussi, l'ornithologie est une matière en pleine expansion, tout le

monde s'empare de sa plus jolie plume. Pour mes beaux yeux, rien qu'eux. Mes beaux yeux...

Tarja. T là ?

Oui, mais pas maintenant, Léon.

Ca va, T. ? T fâché ?

Non, non, bien sûr que non. Je n'ai pas envie de parler, c'est tout.

Alors pourquoi tu me parle ?

T'es vraiment trop con, tu le sais, ça ? Et tu ne veux pas arrêter d'écrire comme si tu étais inculte ?

Pour une fille ki ne veut pas parlé tu es bien bavarde, lol. Sérieux, t'as le kafar ?

Je ne supporte pas les gens qui s'expriment en langage sms alors qu'ils pourraient faire autrement. Léon, par exemple : il y a probablement bien plus de bouquins dans sa bibliothèque que dans celles de tous nos profs et leurs familles sur cinq générations, pourtant il ne peut pas s'en empêcher, et comme il sait que ça m'énerve, il en rajoute.

Mais c'est mon meilleur ami.

Avant, quand Jessica était encore parmi nous (mais elle est encore parmi nous, ma pensée magique, elle est encore parmi nous), nous faisons une sacrée équipe, indestructible. Léon n'avait pas encore adhéré à la religion du langage sms, Jessica était belle, romantique et gracieuse, triste aussi, comme une mélodie de Barbara – la seule chanteuse française qui trouvait grâce à ses yeux –, et moi je n'étais

pas encore une salope, juste une fille facile. Facile à vivre, à aimer. Du moins, je le croyais.

T., T toujours là ?

Non, je ne suis plus ici, Léon. Je suis là-bas, avec Jessica et toi. Si tu n'étais pas devenu une espèce de geek obsédé par les nouvelles technologies, si tu n'avais pas échangé ton intégrale de Paul Eluard contre celle de William Gibson ; si tu n'avais pas lâchement balancé par la fenêtre ton joli magnétoscope parce qu'un foutu home cinéma te faisait du gringue, tu aurais pu rembobiner la K7, te retrouver avec nous, dans ce salon où nos rires fusaient plus vite que leurs ombres, où nos rêves instillés les uns dans les autres faisaient de nous les plus beaux des chimistes. Des sorciers.

Alors, tu la rembobines cette putain de K7, Léon ? Tu peux voir Jessica, maintenant ? Tu l'aimais, cette fille. Et à présent tu ne sais même plus prononcer son nom. Et tu pleures des larmes virtuelles. Qui ne coulent pas, qui ne se voient pas. Alors que j'aurais tant besoin de toi.

Voulez-vous fermer cette session ?

Oui.

Depuis la maternelle, je ne savais pas vivre sans Jessica. Nous étions comme cul et chemise, indissociables, les deux faces d'une même pièce, nous étions des sœurs siamoises. Un vaudeville ayant tourné en tragédie.

Je crois bien que nous nous aimions de cet amour qui se fait aussi rare qu'une étoile filante dans le cœur d'un adulte. Un amour d'avant les emmerdes : la découverte de la sexualité, et de ce camp qu'il faut choisir, qui pour toute la vie nous définira bien plus, quelle absurdité, que nos chansons et livres favoris, nos qualités de cœur et nos passions secrètes – les fleurs séchées, le curling, les basses marées.

Mais notre adolescence – ce précipice dans lequel nous nous sommes violemment jetées – a peu à peu accentué l'espace inexistant qu'il y avait entre nous, à l'origine.

Elle était si belle malgré sa désinvolture, si lumineuse malgré ce candélabre planté dans le cœur, s'éteignant jour après jour. Jessica était si irrésistible (ses jambes aussi grandes que moi tout entière, son nez aquilin, sa longue chevelure noire) que je voulais crever tous les yeux des garçons.

Elle ne voulait pas de cette attraction, la rejetait brutalement, enfilant d'amples chemises de bûcheron, soulignant ses yeux de khôl afin d'atténuer la clarté aveuglante de son

regard. De mon côté, je faisais tout pour attirer le désir des garçons, minijupes et attitudes provocantes, billets chipés à mes parents – *ce soir c'est Tarja qui régale !* – pour recevoir, en échange, des billets doux, à tout prix.

Nous désirions simplement exister.

Elle, pour ce qu'elle était vraiment.

Moi, pour ce que je ne serai jamais.

Mon *destin de Lisa* contre sa *classe mannequin*.

Malgré nos différences, nous ne nous sommes jamais séparées, et ne nous séparerons jamais.

A ma vie, dans sa mort.

Jessica m'a appris qu'un autre monde était possible. Me manquent tant nos soirées dans l'herbe, nos promesses d'amitié éternelle, en fumant clope sur clope, à empiler nos idéaux. Pour regarder le monde de haut, conquérantes.

Me manquent tant nos batailles de iPod : les mots romantiques de Maximilian Hecker (ma carte maîtresse) contre les boucles électriques, sans paroles, de Mogwai (la sienne). Match nul. Nos deux visions du monde étaient aussi estimables l'une que l'autre.

Dans nos vies théoriques, Jessica était une surdouée, mais elle était le plus désespérant des cancre dans nos vies pratiques ; chaque jour qu'il me reste je porterai son tendre et violent souvenir en barrette dans mes cheveux.

Je ne lui ai jamais autant parlé que les jours qui ont suivi son départ. Centaines de coups de fil sur son portable rien que pour entendre sa voix : *Ouais, c'est bien moi, Jessica. Si tu es un mec, va te faire foutre ! Mais si tu es Tarja, parle-moi ma poulette, parle-moi des heures et dis-moi des mots d'amour !*, son rire hystérique soudain stoppé par le bip du répondeur, ce silence horrible qu'il me fallait remplir, de mon amour bien vivant, lui, mais pour combien de temps ? Et comme elle ne me rappelait pas, je l'imaginai dans des bars mal fréquentés du quartier des Pâquis, dans ces putains d'appartements où ses sales amis avaient la mort qui leur piquait les bras.

Tous les jours d'après son enterrement je frappais à la porte de son appartement, sa mère m'ouvrait lentement, ce qui restait de vivant en sa mère m'ouvrait lentement – elle qui n'était pas dupe de cette loi tacite qui oblige les gens en deuil à ne pas flancher, ce *show must go on* de merde et mensonger –, le fantôme de sa mère m'ouvrait lentement, je lui offrais aussitôt un sourire d'avant la mort de Jessica, ce sourire qu'elle connaissait si bien et qu'elle aimait tant : « Bonjour Madame, je suis venue chercher Jessica, est-ce qu'elle est là ? », sans un regard elle refermait sa porte, lentement, même plus la force de me contredire, de me coller cette baffé que je méritais, sale petite conne égoïste que j'étais.

Malgré cela, j'ai continué, et puis un jour, malgré mes coups incessants et de plus en plus convulsifs, sa porte est

restée close, et cette lumière que je guettais, chaque soir, troisième étage côté cour, s'est définitivement éteinte.

J'ai appris un mois plus tard que sa mère avait déménagé, dans ce pays où la vie n'a pas de chair.

D'y penser, ça me rend malade, si une fois, rien qu'une fois, quelqu'un lui avait demandé comment elle, elle allait, peut-être que cela ne se serait pas terminé ainsi. Mais moi, comme tous les autres, je n'avais de chagrin que pour Jessica.

J'aimerais serrer Tania Malher contre moi et lui dire qu'elle me manque, elle aussi, sale petite conne égoïste que je suis.

*Can't count to / all to lovers I've burned through
So why do I still burn for you.*

Sun Kil Moon

Bastien C. souhaite vous inviter sur Facebook.

C'était la plus impersonnelle et néanmoins la plus belle *invitation* que je n'avais jamais reçue.

En attendant un premier message de sa part, je parcourais chaque jour son mur vierge, compteur d'amitiés virtuelles bloqué à un. Je brûlais d'y laisser une trace, exister sur son mur, dans ses pensées. Y laisser des mots doux et inverser l'ordre des choses : que les rumeurs se réalisent.

J'ai fini par me faire une raison : il m'avait donné de faux espoirs, une invitation faite au hasard, d'un prof désirant voir ce qu'il en est vraiment de ce site dont tout le monde parle, rien de plus...

Puis, une nuit fraîche de février, j'ai reçu une notification de message Facebook sur mon portable.

6 février, 01h15

Bonsoir Tarja,

J'ai décidé de me moderniser un peu ! Je suis honoré que vous ayez accepté mon invitation Qui sait, peut-être aurons-nous l'occasion

de discuter un peu (sourire) ?

Je vous souhaite de belles vacances de février.

A bientôt

J'ai tout laissé en plan, mes clopes, Léon, la place du Marché de Carouge, et j'ai couru comme une dératée jusqu'à la maison.

6 février, 01h58

Bonsoir Monsieur,

Merci, avec grand plaisir. C'est un peu étrange, je trouve (sourire), mais je suis ravie de vous savoir ici !

Tarja

Depuis ce premier message, pas un jour n'est passé sans que nous nous écrivions.

Chaque matin, allumer mon ordinateur était la première chose que je faisais, avec toujours cet espoir chevillé au cœur : avoir quelques mots de lui.

Les temps de latence, de manque, entre chaque message diminuaient de plus en plus, et mon ordinateur est vite passé du mode *on/off* à la fonction *veille*. Fenêtre toujours ouverte afin qu'un puissant courant d'air puisse y pénétrer à tout instant, et m'emporte.

14 février, 12h16

Chère Tarja,

Hâte de retrouver votre si gracieux visage. Je suis en déplacement à Paris et ce week-end j'ai assisté à un concert d'un groupe américain que vous connaissez peut-être, Sun Kil Moon (vous trouverez en lien à ce mail, une de leurs plus belles chansons, *Carry me Ohio*). Tout, chez ce groupe, me ramène à vous, la voix de Mark Kozelek, pure et bouleversante, la mélancolie exhalée par leurs morceaux ; tout, jusqu'au nom de ce groupe, Sun Kil Moon. La médiocrité alentour – toutes ces rumeurs vous concernant –, cette lune qui aimerait obscurcir la lumière intense que vous dégagez, vous et votre si gracieux visage. Peine perdue. Vous gagnerez.

Avec toute mon affection.

Bastien

Chaque matin, je me traînais au collège. Je savais que là-bas, je n'y retrouverais pas le Bastien qui m'écrivait en secret. C'était un jeu excitant au départ, une double vie : nous étions des agents secrets. Mais moi je rêvais de déchirer ces couvertures et de le retrouver tel qu'il était vraiment. Un jeune homme irrésistible et romantique.

19 février, 21h37

Bastien,

Je n'en peux plus de ce double jeu. De ton indifférence au collègue même si je sais que tu ne peux pas faire autrement... Que tu en souffres, toi aussi... Ça devient vraiment trop dur...

J'aimerais pouvoir passer un coup de fil à Albert Einstein et qu'il me confie ses secrets pour accélérer le temps (sourire). Avoir dix-huit ans dans un monde parallèle, bien plus doux que celui dans lequel je t'écris.

J'espère tant que tu m'y attendras.

Toi et ta gentillesse, toi et ton regard si tendre. Toi.

Toi.

Toi.

Pour me consoler, je relis à m'en rendre folle tous les courriels que tu m'as envoyés. Comme je ne peux pas les classer tant ce Facebook est mal fichu, j'ai supprimé tous mes autres messages afin que tu sois mon unique dossier, ne tomber que sur toi, et ne pas vouloir m'en relever.

Comment ferons-nous pour nous voir une fois cette année scolaire validée ? Validerons-nous notre passion ? Serai-je toujours une jeune étudiante à la sale réputation, et toi, cet enseignant courtois mais si sérieux ?

Dis-moi comment détruire cette frontière qui me retient loin de toi...

Je t'en prie, dis-moi.

J'aimerais tant que tu me serres dans tes bras.

Tarja

19 février, 21h56

Tarja,

Comment détruire cette frontière ?

Demain, ce sera la fin du premier semestre ; demain je ne serai plus ton professeur. Durant une semaine.

Demain, je serai à 22 heures au pied du Jet d'eau.

Je t'attendrai.